

C'est jusqu'à ce *niveau mythique* (exil, paradis perdu, rédemption) que Jérémie devra se rendre — approfondir sa conscience — s'il veut que le langage (le texte) lui parle, à lui personnellement, devienne un lieu qu'il habite comme une maison qui serait sienne et grâce à laquelle il arrivera à *ce qui commence* et lui permettra, s'il est fidèle à cette révélation, de se maintenir dans ce commencement.

Mais avant de parvenir à ce niveau d'appropriation du langage, de la poésie et du texte littéraire, avant surtout de se situer à ce niveau dans ses propres textes, il lui faudra traverser beaucoup de déserts, se détourner de beaucoup de mirages et accepter d'être guidé par ses auteurs préférés et surtout, par quelqu'un qui a réussi à passer à travers ces différentes étapes pour découvrir enfin le langage en lui-même comme *lieu de rencontre* et d'être. Sinon, que de tâtonnements, que de déceptions, dont principalement celles de se rendre compte que le langage est une porte sur laquelle il frappe en pleurant et qu'il n'y a personne pour répondre à cet appel.

* * *

Jérémie finira par constater que le langage est intimement lié au changement et même à la transfiguration de l'être, à l'élimination de certains masques qui nous empêchent de nous reconnaître, à nous détacher autant du soi-même *habituel* que du *rationnel* qui nous tient captif de ses définitions, pour permettre la naissance d'un autre soi-même moins directement accessible, le soi-même *spirituel, ontologique*. En d'autres mots, à notre être et à notre pensée. Ce qui équivaut à une renaissance grâce à laquelle

le langage et la conscience parlante adviennent. On accède à la parole en apprivoisant le silence, cette parole de l'esprit, en se laissant séduire par elle jusqu'à ce qu'elle nous prenne tous les mots que nous possédons pour se les approprier avant de nous les remettre après les avoir plongés dans les grandes écluses de l'originaire.

* * *

Lors de ses premières expériences d'écriture, Jérémie était loin de se situer à ce niveau. Il n'en demeura longtemps qu'aux premiers balbutiements de son âme et aux grandes effusions de sa sensibilité qu'il appelait à tort *de l'inspiration*. Ce qui l'intéressait dans la poésie, ce n'était pas encore les échos de l'être dans les replis du langage, mais les épanchements de sa sensibilité dans les textes qui lui prêtaient des mots pour nommer ses joies, malaises, frustrations, etc. Il était cependant profondément remué par la lecture de certains textes. À certaines parties de ces textes. Parfois un vers, parfois un verset, parfois même le poème entier.

Que se passait-il alors avec les mots ? Il ne le savait pas, mais cette expérience mettait en marche un questionnement qui durera toute sa vie : D'où viennent les mots ? À quelle loi secrète obéissent-ils pour se ranger de telle façon sur la page qu'en bout de ligne cela donne comme résultat un poème (ou un texte de fiction) qu'on ne peut lire sans être remué, une expression et de la pensée et de l'être ? Et qu'est-ce alors en nous qui est remué et ressuscité, au-delà des souvenirs historiques et des désirs à courte vue ?

Au tout début, ce n'était pas ainsi que Jérémie s'interrogeait ? Il n'était pas loin de penser, tout comme ses professeurs de l'époque (et la plupart de ceux qui les ont remplacés), que ceux qui avaient écrit les textes qui le touchaient ne s'étaient pas cassé la tête avec de telles questions. Ils avaient laissé parler leur sensibilité et mis toute leur attention à reproduire les mots que cette dernière ne manquait pas de chuchoter à leur oreille interne. C'est cela, pensa-t-il, un moment, le don de poésie que certains ont reçu en naissant et qui leur permet d'écrire des phrases rimées remplies d'images et de mystère.

* * *

La lecture du poème *Correspondances* commença à lui faire regarder la poésie d'une façon différente :

*La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers une forêt de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers*¹.

Ces vers ne l'émouvaient pas, ils le surprenaient, le renversaient presque en l'obligeant à voir la poésie autrement qu'il ne l'avait fait jusque-là. À ne plus regarder le poème uniquement comme un lieu d'expression d'émotions grâce à un jeu de sonorités, de rimes et de comparaisons souvent inattendues, mais comme une expression de la pensée. Ces vers lui permirent de commencer à percevoir qu'il peut exister un

1. Charles Baudelaire, « Correspondances », *Les fleurs du mal*, op. cit., p. 11.

lien entre pensée et poésie. Malheureusement, il confondait encore la pensée et la réflexion. Ce qui l'amena à conclure que les grands poètes ne se contentaient pas de rimer leurs vers, mais savaient les organiser de façon à ce qu'ils recèlent un message (une vérité) que seuls les initiés étaient à même de percevoir. Devenir poète exigeait donc que l'on se creuse la tête et l'âme pour y découvrir des réflexions (messages, vérités) afin de les mouler dans des formules percutantes qui suscitent autant l'adhésion des lecteurs que leur admiration.

Il avait toujours cru, conformément aux enseignements qu'il avait reçus, qu'on ne pouvait prendre au sérieux les affirmations des poètes parce qu'il s'agissait d'une expression des émotions, et que cela n'avait pas grand-chose, probablement rien du tout, à voir avec la réflexion ; encore moins l'expression de la vérité. Un poète ne réfléchit pas, il sent, il éprouve dans sa vie d'abord puis, grâce à la transposition que son talent lui permet d'accomplir, il exprime ces sensations en les coulant dans des vers à leur mesure.

Pourtant, en lisant le poème de Baudelaire, il avait tout à coup l'impression de se trouver devant un penseur plutôt que devant un poète. Un penseur qui savait formuler des « évidences » dont tout à coup Jérémie prenait conscience. Jamais Jérémie n'aurait osé nommer « les bois » qui entouraient la maison paternelle et dans lesquels il allait souvent marcher, **un temple**, mot qui, pensait-il, était réservé pour désigner *la maison de Dieu*. Il prenait tout à coup conscience que grâce à cette appropriation du mot, sa remise en marche par le poème, il pouvait nommer un

sentiment qu'il avait souvent éprouvé, en circulant entre les érables qui couvraient le coteau au bas duquel son grand-père avait construit une cabane à sucre, un sentiment de bien-être auquel il ne s'était jamais véritablement arrêté. Il se sentait alors autant protégé qu'envahi par tout le silence qui s'étendait parfois sur l'érablière et provoquait dans son âme d'enfant une sorte de recueillement, mais également d'angoisse, devant une telle majesté. Il avait alors vraiment l'impression de circuler dans un temple, comme Baudelaire venait de le lui révéler.

Il ne pouvait donc qu'être d'accord avec le poète : *La Nature est un temple*. Il fallait y penser et avoir le courage de laisser s'inscrire le mot *temple* sur la page malgré le quasi-sacrilège qui consiste à désacraliser ce mot en le laissant désigner également ce qu'il y a de plus banal et de plus commun : *la nature*. Il ne doutait aucunement de la vérité de cette parole. Il éprouvait d'ailleurs un sentiment identique lorsqu'il s'adonnait à la marche dans la grande allée qui longeait le cimetière, sis au milieu de la propriété des révérends frères chez lesquels il séjournait alors. Cette allée bordée de pins centenaires dans le feuillage desquels le vent ne se lassait pas de faire entendre une musique (les *confuses paroles* de Baudelaire, pensait-il) qui le remplissait d'une plénitude qui le faisait tout à coup quitter la vie ordinaire pour entrer dans une autre, remplie de lumière et d'espérance. Il marchait sous les pins et une grande paix s'emparait de lui. Il écoutait vibrer les branches sous les souffles du vent et cela le transportait hors de son corps et du monde sans pourtant quitter ni l'un ni l'autre.

Il prenait tout à coup conscience du fait que, pour lui, la nature était véritablement un temple dont la fréquentation l'apaisait autant, même plus, que la fréquentation de la chapelle pourtant remplie, à sa façon, de mystères, avec sa lampe du sanctuaire, ses statues suspendues aux colonnes, ses verrières qui tamisaient la lumière et remplissaient la nef de mystères et de sous-entendus. Mais tout cela, loin de l'apaiser, l'angoissait, comme s'il était tout à coup mis en présence d'un mystère insondable qui ouvrait en lui des doutes et des angoisses qui rendaient sa respiration difficile. Il craignait tellement Dieu que, lorsqu'il entrait dans ce lieu sacré, il avait l'impression qu'un malheur lui tomberait dessus. Les remords remplissaient sa conscience, et il se croyait condamné pour il ne savait au juste quel péché qu'il n'avait pas souvenance d'avoir commis. Le Dieu qui trônait au fond du tabernacle était un juge dont il redoutait la colère. Jérémie n'était pas aussitôt entré dans ce sanctuaire qu'il avait hâte d'en sortir pour être délivré du cauchemar qui l'étouffait. Vite, il se rendait dans l'autre sanctuaire, marcher entre les rangées de pins, ou parmi les pommiers en fleurs... et la paix lui était rendue.

* * *

Ces vers de Baudelaire lui permirent de constater, à sa grande surprise, que la poésie n'était pas qu'une accumulation de belles images, mais une expression de l'âme (et bientôt de l'être) grâce aux mots qui surgissaient du silence comme les étincelles du feu qui les crée, les anime et leur permet de subsister. Cela,

d'une certaine façon, l'exaltait mais, d'une autre, le décourageait. Comme il n'établissait pas encore de différence entre réfléchir et penser, il était convaincu que la parole de Baudelaire lui était venue d'un long raisonnement et d'une connaissance approfondie de toutes sortes de sciences que lui-même, Jérémie, ne connaissait pas. Comment parviendrait-il à exprimer des choses aussi profondes sans avoir lu, étudié, mémorisé des livres et des livres afin de parler comme un oracle qui définit l'être et scande l'inconnu avec des mots surgis on ne sait d'où ? Était-il possible que la pensée soit le résultat ou l'accomplissement de *l'inspiration* ? Il ne se posait pas encore la question avec clarté, mais la chose allait bientôt venir.

En attendant des réponses satisfaisantes à ses questions, il se convainquait qu'il lui fallait, avant de pouvoir écrire des vrais poèmes, obéir à la règle scolaire, apprendre encore et encore les vérités transmises par ses professeurs. De plus, il ne faisait pas de doute pour lui que si Baudelaire avait pu s'exprimer avec une telle profondeur, c'est parce qu'il appartenait à une catégorie spéciale d'humains. Il était une sorte de mage qu'on ne peut qu'admirer de loin, jamais imiter. Ses professeurs n'avaient pas besoin d'insister. Il était déjà convaincu, même si cela le peinait profondément, parce qu'il était certain de n'avoir pas été béni des Dieux en naissant, qu'on ne peut écrire de la vraie poésie si on n'a pas reçu du ciel un don spécial qui permet d'aligner des vers et d'émettre des vérités qui s'imposent avec l'autorité d'un éclair traversant le ciel pour venir s'abattre sur un arbre perdu au milieu de la plaine.

Si Jérémie ne s'en était tenu qu'à cette impression suscitée en lui par la lecture du Baudelaire proposée par les savants commentateurs et l'éblouissement engendré par les paroles du poète, il aurait immédiatement cessé de penser pouvoir un jour écrire de la poésie. Qui aurait l'audace de se mesurer à ce géant ? Qui oserait prétendre proférer le moindre mot sans se trouver ridicule en se comparant à ce génie aux vastes pensées ? Il lisait donc *les fleurs du mal*, les fleurs qui ont poussé sur le mal, qui sont nourries du mal d'être et de vivre dont Baudelaire est un des exemples les plus célèbres, parce qu'il a été capable d'exprimer ce mal, de se laisser conduire par on ne sait quelle force non conforme aux idées reçues et en rupture avec les critiques de son époque, plus attentifs à sa vie de dandy, de débauché et d'opiomane, qu'au poète à la recherche de l'être par et dans la parole retrouvée comme l'éternité dont Rimbaud, éveillé par ce Baudelaire qu'il traitera de véritable génie, parlera plus tard. L'éternité de l'esprit, de l'être, et de la parole enracinée dans cet humus.

* * *

Heureusement, loin de le décourager (sauvé qu'il était par sa naïveté et son entêtement), ces révélations stimulèrent sa curiosité, le poussèrent à lire et à lire encore des poèmes dont il ne comprenait pas la véritable signification, mais qui éveillaient quelque chose en lui et grâce à quoi il lui serait un jour possible de prendre la parole, au moins pour lui-même. En attendant, il écrivait quand même, à l'occasion, des textes qui tentaient de traduire l'effet que la lecture de ses